



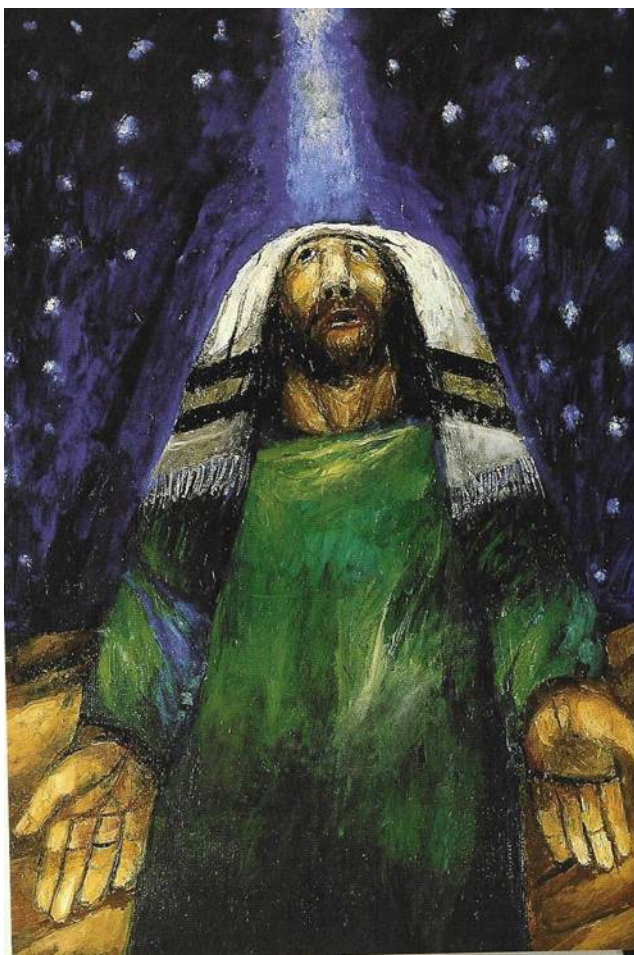
# S.M. 3 OFFICES

MARIANISTI – AMMINISTRAZIONE GENERALE – Via Latina, 22 – 00179 Roma – Italia

# 152

Rome, le 2 octobre 2019

**Il le fit sortir (Gn 15,5)**  
**Une vie religieuse authentique et prophétique (XXXVe CG, 36)**



**Index**

Introduction : "Il le fit sortir"

1. Une culture de l'autoréférence

2. Des êtres dé-centrés (ou alter-référencés)

3. Révision de notre vie

4. Le cri des victimes de ce monde : "Viens d'abord me rencontrer"

Conclusion

Notre dernier Chapitre général ("Un homme qui ne meure pas : en mission avec la Famille marianiste") nous rappelle l'importance de notre fidélité à notre qualité de religieux, à "devenir les religieux que nous sommes appelés à être dans la Famille marianiste" (titre du chapitre 2). C'est dans ce contexte que nous sommes appelés à "vivre une vie religieuse authentique et prophétique". Le n° 36, qui introduit cette section dit :

"Autoréférence et individualisme, qui focalisent notre vocation sur nos propres désirs et non sur la remise totale de nous-mêmes au Seigneur, menacent l'authenticité de la vie religieuse en communauté. Nous devons vivre notre vocation en profondeur et dans la cohérence."

Pour cette raison, parmi les recommandations qui suivent cet article, il est demandé à l'Assistant de Vie religieuse de "fournir aux Unités et aux communautés des articles et autres documents pour les faire réfléchir sur le concept d'autoréférence, son impact sur l'authenticité de la vie religieuse et les moyens de s'en protéger." (XXXVe CG, 39)

La proposition initiale présentée à l'assemblée était de réaliser une réflexion sur ce thème... mais finalement on en resta à proposer "des articles et autres documents". Pourtant, j'ai voulu être fidèle à l'esprit originel de la proposition, surtout parce qu'il m'a semblé très important de mettre en route cette réflexion ; c'est l'un de nos grands défis de toujours : être authentiquement religieux. Et l'environnement culturel dans lequel nous vivons n'est pas porteur.

Le texte que je vous présente ici comprend les deux éléments : une réflexion sur l'autoréférence et la manière dont elle nous affecte ; et la suggestion de livres et d'auteurs susceptibles de nous aider à y réfléchir.

J'ai puisé à des sources (livres, articles) dans notre trois langues... mais ces documents ne sont pas tous traduits dans ces trois langues. Ce que je présente ne pourra donc pas être utilisé en totalité par chacun. C'est la raison pour laquelle il m'a semblé meilleur de vous offrir un texte déjà élaboré plutôt qu'une simple proposition de textes à lire.

Avec ce texte j'espère provoquer l'ouverture de discussions ouvertes. Je serai très reconnaissant à ceux qui m'enverront d'autres propositions de livres et d'articles sur le sujet, qu'ils confirment ou contredisent mon propos. Tâchons de toujours faire de ces discussions un moyen de devenir plus fidèles à notre vocation.

(NOTE: Les sections 1 et 2 sont un fondement du contenu philosophique, sociologique et biblique, tandis que les sections 3 et 4 sont des réflexions sur notre vie et notre mission marianistes. Elles peuvent être lues et utilisées indépendamment.)

### **Introduction : "Il le fit sortir"**

*Après ces événements, la parole du Seigneur fut adressée à Abram dans une vision :  
" Ne crains pas, Abram, je suis un bouclier pour toi. Ta récompense sera très grande. "  
Abram répondit : "Mon Seigneur Dieu, que pourrais-tu donc me donner ? Je m'en vais sans enfant..."  
Abram dit encore : " Tu ne m'as pas donné de descendance et c'est un de mes serviteurs qui sera mon héritier. Alors cette parole du Seigneur fut adressée à Abram : " Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais quelqu'un de ton sang." Puis il le fit sortir et lui dit : " Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu le peux. " Et il déclara : "Telle sera ta descendance ". Abram eut foi dans le Seigneur, et le Seigneur estima qu'il était juste. (Gn 15, 1-6) (traduction liturgique)*

Un paradigme biblique. La Parole toujours première référence :

L'histoire d'Abram commence par l'invitation à quitter son pays et la maison du père (Gn 12). C'est un processus vital normal dans tout processus de vocation. Sortir, laisser...aller de l'avant... Les premières années de notre vocation marchent avec ce moteur. Nous avons tous quitté la maison, la famille, les amis...

Mais il y a toujours en nous quelque chose qui résiste et cherche une compensation : quelque chose que je dois recevoir en retour. Notre réalité matérielle, notre corps, notre besoin de survie, résistent ou s'opposent en permanence à cette dynamique de se donner et de sortir.

Nous sommes esprit incarné et chair spirituelle. Au début, la dynamique spirituelle (l'idéal) semble nous tirer; elle est capable de nous faire bouger et sortir : nous quittons notre maison et la maison de notre père... Mais peu à peu les promesses s'évanouissent, la réalité que nous avons parcourue n'est pas aussi belle que nous l'espérions ...et commence alors à émerger de plus en plus fort la voix qui nous tire en arrière et demande compensation et sécurité.

*Abram répondit : "Mon Seigneur Dieu, que pourrais-tu donc me donner ? Je m'en vais sans enfant..."  
Abram dit encore : " Tu ne m'as pas donné de descendance et c'est un de mes serviteurs qui sera mon héritier. (Gn 15.2-3) (traduction liturgique)*

*Que pourrais-tu me donner ?... Tu ne m'as pas donné...*

Des reproches, conscients ou inconscients, surgissent dans notre cœur et cette perception engendre une dynamique interne : "Je dois vraiment m'occuper de moi-même, parce que personne ne va me donner quoi que ce soit". C'est la plainte de la partie la plus résistante de nous-mêmes : je veux plus, j'ai besoin de plus, ce que j'ai reçu ne suffit pas. Tu avais promis, mais ce que j'ai reçu n'est pas ce que j'attendais.

Et à la plainte, Dieu répond que la "promesse" se réalisera. Dieu est fidèle : il donnera ce qu'il a promis. Mais il y répond, non pas en donnant mais en répétant la promesse et en "menant dehors".

Cela signifie qu'il y a un temps où "nous sommes sortis" (en réponse à un appel, suppose-t-on); mais il y a un temps où il faut qu'on "nous sorte". Parce qu'il y a des étapes où c'est Dieu qui agit et pas nous... parce que Dieu sait bien que nous ne nous en sortons plus. Trop de nuit dehors, trop de manque dedans.

*Il le fit sortir et lui dit : " Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu le peux. "*

Autrement dit, arrête de te regarder, de regarder ce que tu n'as pas, que tu crois que tu devrais avoir, arrête de regarder ce qui te manque. Lève les yeux et regarde beaucoup plus loin : ce que Dieu a fait, ce qu'il est en train de faire, et ce que tu n'imagines même pas qu'il pourrait faire. Ce que Dieu a donné, ce qu'il donne et ce que tu n'imagines même pas qu'il pourrait donner.

Arrête de te regarder.

## 1. Une culture de l'autoréférence :

### Références :

ZYGMUNT BAUMAN: *La vie liquide*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2013. (poche)

BYUNG-CHUL HAN, *La expulsión de lo distinto*, Barcelona, Herder Editorial, 2017. English translation: *The Expulsion of the Other: Society, Perception and Communication Today*, Cambridge, Polity Press, 2018. (non traduit en français)

Le "problème" d'Abram est le nôtre, c'est celui de tout le monde au long de toute l'histoire. Rien de nouveau, dans un certain sens. C'est le vieux combat avec l'ego qui exige de l'attention et se met au centre de tout. C'est le péché "originel" par lequel on refuse d'être "créature" en prétendant "être des dieux". Je suis le seul à me donner un sens et je suis ma propre référence. Rien de nouveau sous le soleil.

Le problème d'aujourd'hui n'est donc pas que cela arrive : c'est de ne pas le voir comme un problème, d'avoir développé une culture dans laquelle cette attitude est considérée comme bonne, désirable. La culture de l'autoréférence.

Dans les derniers temps, le terme "autoréférence" a subi un élargissement sémantique, dû en partie au Pape François. Utilisé dans le domaine de la linguistique, de la littérature, de l'herméneutique... il a été appliqué dans un contexte sociologique, psychologique, pour en arriver à concerner l'être humain en général. Il a semblé nécessaire d'utiliser ce mot pour exprimer les changements survenus dans la société occidentale... changements devenus la norme quasiment commune dans un monde globalisé.

Sans prétendre faire une analyse complète de la situation, il est certain que nous rencontrons de plus en plus souvent des situations qui nous disent que nous vivons dans un monde où la seule référence valable pour l'être humain c'est lui-même, ses perceptions et ses sentiments.

Un exemple récent est celui de l'entrepreneur néerlandais Emile Ratelband : il demande à la justice de son pays de changer sa date de naissance, parce qu'il se sent 20 ans plus jeune que ce qu'indique

son acte de naissance : il est né en 1949, mais il veut qu'on écrive 1969.<sup>1</sup> Personne ne doute qu'il se sente ainsi et il semble même que les médecins lui aient dit qu'il a un corps physiologiquement plus jeune qu'il ne l'est... Mais prétendre changer sa date de naissance révèle que sa seule référence valable est sa perception... Il n'y a plus d'objectivité. Il n'y a que subjectivité. Le "réel", c'est ce que je ressens.

Cette culture occidentale actuelle, - de plus en plus globale – s'engage dans un parcours de recherche d'identité ou d'authenticité qui se révèle, d'une part, inutile (comme le montre Zygmunt Bauman) et, d'autre part, très dangereux, en éliminant toujours plus la différence (comme le philosophe coréen Byung-Chul Han le montre dans son livre "L'expulsion du différent").

Dans le chapitre premier (*L'individu assiégé*) de son livre "La Vie liquide", Bauman commence par réfléchir sur la recherche d'identité dans la différence... mais il dit que, paradoxalement, cela conduit à une massification et à l'identification avec le reste des individus : "l'« individualité » est reliée à l'« esprit de masse » car il s'agit d'une exigence dont le respect est surveillé par le collectif. Être un individu signifie être *comme* tous les membres de la foule (de fait, *identique* à tous les autres)<sup>2</sup>. Bauman qualifie cette situation de "dilemme proprement inouï", mais qui pas être compris comme une question *logique* du ressort des philosophes, mais comme une question essentiellement *pratique* qui remplit toute la vie de tous les êtres humains. Il s'agit bien clairement de la question de l'identité et du sens. Mais Bauman poursuit :

« Puisque "être un individu" se traduit généralement par "être différent des autres" et puisque "Je", moi-même, suis appelé à (et censé) me différencier, cette tâche semble être intrinsèquement en auto-référence. Il semble que nous n'ayons guère d'autre choix que de chercher comment nous aventurer toujours plus profondément à l' « intérieur » de nous-mêmes, apparemment la niche la plus privée, la mieux abritée dans un monde d'expérience... Je recherche mon « vrai moi » que je suppose caché quelque part dans l'obscurité de mon moi *d'origine*, non affecté (non corrompu, non étouffé, non déformé) par les pressions extérieures. J'analyse l'idéal d'« individualité » comme *authenticité*, comme le fait d'être « fidèle à moi-même », d'être le « vrai moi ».<sup>3</sup>

Et c'est ainsi que nous réduisons l'identité à l'intérieur, aux sentiments, aux émotions... :

“Ainsi écoutons-nous avec une attention particulière les frissons internes de nos émotions et de nos sentiments ; cela nous paraît un moyen de procéder raisonnable puisque les sentiments, contrairement à la raison neutre, impartiale et universellement partagée, ou du moins « partageable » n'appartiennent qu'à moi seul et qu'ils ne sont pas « impersonnels »<sup>4</sup>.

Dans sa réflexion, Bauman va jusqu'à démontrer que cette "tâche" d'être "individus" est impossible, même si la société elle-même se charge aussi de fournir les moyens d'accepter de vivre avec cette impossibilité <sup>5</sup>. Le concept d'« individu » a fait place avec le temps au concept

---

<sup>1</sup> Journal *El Pais*, 11 novembre 2018

<sup>2</sup> Z.Bauman, *La vie liquide*, p.30

<sup>3</sup> Bauman, oc., p. 31-32

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 32

<sup>5</sup> Cfr. *Ibid.*, pp. 34

d' « identité », qui contient en soi l'idée de quelque chose de propre, d'individuel, d'unique, mais qui, en même temps, est donnée en grande partie par le groupe (société, communauté, culture...). C'est pourquoi Bauman fait remarquer que l'idée d'« identité »... s'est toujours vue déchirée par une contradiction interne chaque fois qu'elle est apparue " <sup>6</sup>. Et il poursuit :

“La quête d'identité est toujours tiraillée dans des directions opposées; elle est menée sous des feux croisés et avance sous la pression de deux forces qui s'opposent mutuellement. C'est une impasse dans laquelle toute identité réclamée et/ou recherchée (identité en tant que *problème* et *tâche*) se retrouve coincée, et dont elle ne peut s'émanciper en dépit de tous ses efforts. Elle navigue entre les extrêmes de l'individualité intransigeante et de l'appartenance totale. (...) La route menant à l'identité est un combat de harcèlement ainsi qu'une interminable lutte entre le désir de liberté et le besoin de sécurité, hantée par la peur de la solitude et la terreur du handicap” <sup>7</sup>.

Après Bauman, le philosophe coréen Byung-Chul Han, poursuit cette réflexion, mais il va plus loin. Sur ce chemin de « recherche d'identité », nous sommes restés tout seuls ; chacun pour soi. Nous avons éliminé l' « autre », le « différent » :

“Les temps où *l'autre* existait sont révolus. L'autre comme mystère, l'autre comme séduction, l'autre comme éros, l'autre comme désir, l'autre comme enfer, l'autre comme chagrin est en train de disparaître. Aujourd'hui, la négation de l'autre fait place à la positivité de l'égal” <sup>8</sup>.

Et plus loin, il explique comment ce fait est le fruit d'une recherche d'authenticité supposée qui élimine la différence pour pouvoir être soi-même :

“Aujourd'hui, on parle beaucoup d'authenticité. Comme toute publicité pour le néolibéralisme, elle se présente sous un habit émancipateur. Être authentique signifie s'être libéré des modèles d'expression et de comportement préconfigurés et imposés de l'extérieur. De là vient l'impératif d'être égal à soi-même, de se définir uniquement par soi-même, et même d'être auteur et créateur de soi-même” <sup>9</sup>.

Il n'est pas surprenant que l'analyse de Han ait précisément identifié comme causes de ce processus émancipateur les promesses du serpent de la Genèse : être comme des dieux, connaissant le bien et le mal, et créateur de soi-même. Sans autre référence que moi-même. Han poursuit :

“L'impératif de l'authenticité engendre une coercition narcissique. Le narcissisme n'est pas la même chose qu'un sain amour de soi, qui n'a rien de pathologique. Il n'exclut pas l'amour de l'autre. Le narcissique, au contraire, est aveugle lorsqu'il voit l'autre. L'autre est déformé jusqu'à ce que l'ego se reconnaisse en lui. Le sujet narcissique ne perçoit le monde que dans le prisme de lui-même. La conséquence fatale de cette situation provoque la disparition de l'autre. La frontière entre moi et l'autre s'estompe. Le moi, en se diffusant, devient flou. Le

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 52

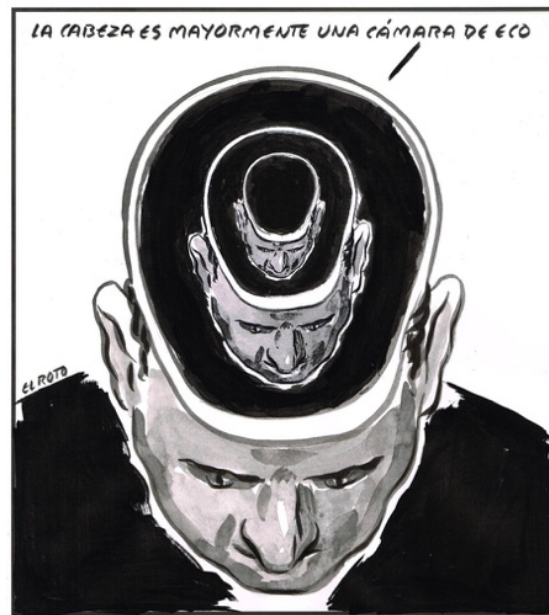
<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 52,53

<sup>8</sup> B.-C. HAN, *La expulsión de lo distinto*, p. 9. (traduction personnelle)

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 37.

moi se noie en lui-même. Un moi stable, au contraire, n'apparaît qu'en présence de l'autre, alors que l'autoréférence excessive et narcissique engendre un sentiment de vide".<sup>10</sup>

C'est ainsi que nous nous trouvons face à une culture de l'autoréférence... destructrice de la société/communauté... et de l'individu.



La tête est surtout  
une chambre d'écho

Caricature de El  
Roto, Journal El  
País;  
10 octobre 2018

## 2. Des êtres dé-centrés (ou alter-référencés)

Au fond, il s'agit d'un sujet d'anthropologie. Comment nous comprenons-nous ? Ou plutôt : Qu'est-ce que l'être humain ? Qui sommes-nous ? parce que la première question reviendrait à placer la référence en nous-mêmes. Mais y a-t-il une "définition" de la personne universellement valide ? Y a-t-il un moyen de dire objectivement : voilà ce que veut dire être une personne ? Ce serait un autre sujet de réflexion. En ce qui nous concerne, il me semble que notre point de départ doit être la Parole de Dieu. Et, encore une fois, sans autre prétention que d'ouvrir des réflexions, je propose quelques idées à partir d'une femme non-croyante, psychiatre, et experte en Bible : Marie Balmory, qui propose une analyse -à la racine psychanalytique- sur les textes de la création de l'être humain dans la Genèse.

### Références :

MARIE BALMORY, *La divine origine*, Paris, Grasset, 1993. (Livre de Poche, biblio essais, 2018)  
ANDRE WENIN, *Pas seulement de pain...*, Editions du Cerf, 1999.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 40.

Dans une analyse psychanalytique typique, Balmory prend le temps d'analyser l'apparition des divers pronoms personnels dans la Genèse. Autrement dit, aux moments où les personnages disent "nous", ou "toi", ou "moi". Puisque nous parlons d'identité, et d'autoréférence, je trouve intéressant de présenter cette analyse.

C'est ainsi que Balmory, trouve que le premier "moi" de l'être humain dans la Bible n'apparaît qu'après le péché dans le jardin, quand il se cache en entendant Elohim marcher dans la brise du soir :

*Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : "Où es-tu donc ?  
Il répondit : "J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu et je me suis caché" (Gn 3,9-10) (traduction liturgique)*

En hébreu, le pronom personnel n'est pas nécessaire, étant implicite dans la forme verbale : c'est pourquoi son apparition est significative. La réponse d'Adam en hébreu est littéralement : « J'ai entendu la voix de TOI dans le jardin et j'ai eu peur parce que MOI suis nu, et me suis caché ».

Ainsi, le premier MOI de l'être humain apparaît après le péché, et pour dire : « Je suis nu ». Adam a déjà parlé auparavant dans la Genèse, mais à la troisième personne, et Eve aussi, mais à la première personne du pluriel (nous mangerons du fruit) et à la troisième du singulier (Elohim a dit). C'est donc la première fois que l'homme dit "moi", qu'il parle de lui-même à la première personne. Et ce qu'il dit de lui, c'est que c'est un MOI, nu, caché, qui a peur de TOI.

Il est intéressant de noter que c'est un MOI qui vient de recevoir un TU. Elohim a dit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, mais ce MOI qui vient de recevoir un TU pour qu'il ne soit pas seul, il s'est caché seul, par peur d'un TU. Il faut revenir en arrière pour voir comment a surgi ce sujet, ces deux êtres humains, et ce que l'interdiction a à voir avec l'apparition du MOI.

Quand dans le second récit de la création, Dieu crée l'être humain (Ha-Adam) il lui donne comme nourriture tous les arbres du jardin, sauf l'arbre de la connaissance du bien et du mal (interdiction de manger d'un arbre). Et il ajoute immédiatement :

*"Il n'est pas bon que l'homme (Ha-Adam) soit seul. Je vais lui faire une aide qui lui soit comme son vis-à-vis".*

On sait qu'il lui présente tous les animaux, mais, parmi eux, Ha-Adam ne trouve personne comme lui. Pourtant Elohim ne décide pas de faire un autre Ha-Adam comme le premier, pour qu'il ne soit pas seul, mais il le fait dormir pour sortir de son côté quelqu'un qui puisse être une aide face à lui, quelqu'un qui puisse être à ses côtés et devant lui. <sup>11</sup>. *"En ce sens, le secours qui permettrait à l'humain d'échapper à l'isolement et donc à la mort est une relation de vis-à-vis axée sur la parole, ce dont l'animal est incapable".* <sup>12</sup>

Il ne suffit pas de "quelque chose" à côté de lui, ou près de lui, ou devant lui. Les animaux pourraient combler ce trou. Il faut "quelqu'un" à ses côtés et vis-à-vis de lui. Un sujet, pas un objet.

<sup>11</sup> La Traduction liturgique traduit la finale de 2.18 : "Je vais lui faire une aide qui lui correspondra". En note : Litt "qui lui soit comme son vis-à-vis". Le terme hébreu traduit par "correspondra", *k<sup>e</sup>negdô*, provient du mot *neged*, dont la racine signifie être en face" ou même "faire front". En hifil il signifie "compter", "évoquer". (Cf. Note suivante).

<sup>12</sup> A. WENIN, Pas seulement de pain, p. 49.



« C'est d'un désir bien plus profond qu'il s'agit, le désir que quelqu'un soit là, non devant lui comme objet (...) mais à son côté. D'où peut-être que la femme soit prise "du côté" de l'humain : c'est le lieu où il la désire, son égale devant l'Autre »<sup>13</sup>.

Il y a beaucoup d'interprétations sur le sens du commandement de ne pas manger de l'arbre. Et toutes ne permettent pas de la même façon de bien comprendre le sens de la création de l'autre, puisque le commandement intervient entre la création de Ha-Adam et la création de la femme, ce dont il faut tenir compte car ces événements sont entrelacés.

L'interprétation la plus répandue, malheureusement, est celle qui accepte ce que dit le serpent, selon laquelle un Dieu jaloux de son pouvoir et de sa connaissance redoute que l'homme soit comme Lui et parvienne à la même connaissance. Ce n'est pas ce que Dieu dit. C'est le serpent qui dit ce que Dieu, selon lui, pense. Pourtant, nous avons en quelque sorte accepté que le Dieu Tout-Puissant soit celui qui établit les règles et qu'il faut répondre à leurs conditions pour pouvoir jouer sur le tableau de la création. Si vous n'acceptez pas cela, vous êtes hors-jeu : vous mourrez. Un Dieu jaloux de lui-même, de son pouvoir, qui n'accepte pas d'égaux mais qui est celui qui établit les règles du jeu. C'est ce que dit le serpent... et nous l'avons accepté.

Face à ce Dieu abusif, il semble logique que l'être humain veuille réclamer son autonomie et son indépendance. Liberté, d'abord. Et dans la culture actuelle, c'est le moins que l'on puisse attendre d'un être humain moyennement sensé et mûr.

Ce processus d'émancipation fait problème, car il assume le mensonge du serpent : Dieu ne veut pas que nous soyons comme lui, et il fait ce qu'il faut pour que nous n'y arrivions pas, jusqu'à nous donner la mort.

Et pourtant tout cela est absolument contradictoire avec ce que Dieu a déjà dit dans le même livre de la Genèse : qu'il nous crée à son image et à sa ressemblance. Que nous sommes déjà son image et que nous sommes appelés à être sa ressemblance, à être comme Lui.

La tromperie du serpent va encore plus loin : elle prétend faire croire à l'homme qu'en prenant un objet (le fruit) il pourra obtenir les dons divins (connaissance et vie éternelle), pervertissant ainsi la condition humaine à sa racine. Voilà précisément ce qui détruit notre personnalité humaine : croire que les objets peuvent nous donner la vie divine. C'est cela qui nous déshumanise.

C'est donc en ce sens que l'on doit comprendre l'interdiction reçue : on peut prendre de tout... sauf une chose. Pas tout. Il y a quelque chose à respecter ; il y a un espace à laisser pour que l'autre soit un autre, un TU, et non un objet de plus dans toute la réalité qui est là à mon service et à mon profit.

C'est toujours vrai que nous avons besoin de prendre sur la réalité, que nous n'avons pas la vie par nous-mêmes, qu'il faut nous alimenter. Dieu le sait, et il nous donne tous les arbres du jardin pour que nous puissions vivre. Tous, sauf un. Parce qu'il faut ménager de l'espace, du respect, laisser un creux.

---

<sup>13</sup> M. BALMARY, *La divine origine*, p. 76).

Après l'interdiction, Dieu constate donc que l'homme est seul, et il n'est pas bon qu'il en soit ainsi... et la femme apparaît, os de mes os et chair de ma chair... Mais pour cela, il creuser un espace : dans la volonté de l'homme (l'interdiction) et dans sa propre chair (la côte).

L'autre ne peut exister que si le MOI lui fait de la place, s'il laisse de la place pour un TU, et s'il conçoit ce TU comme un TU, non un objet. Il est intéressant de noter que lorsque Dieu présente la femme à l'homme, celui-ci n'est pas encore capable de s'adresser à elle comme à un TU, et qu'il en parle encore à la troisième personne : "Ceci est l'os de mes os..."

En réalité, un MOI n'existe que devant et avec un TOI. Le MOI qui prétend exister par lui-même est voué à la mort. C'est le sens profond de l'interdiction : si tu manges tout, si tu ne laisse pas de place pour un TOI, alors tu mourras sans remède. Non par "châtiment divin", mais en raison de la nature de la condition humaine qui est un être à l'« image et ressemblance » de Dieu, un être qui a besoin d'une relation, qui a besoin d'un TOI.

Et c'est ainsi que l'on peut comprendre le verset Gn 3,22 dans lequel Dieu lui-même semble donner raison au serpent : "Puis le Seigneur Dieu déclara : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement !" (traduction liturgique). Il ne s'agit pas d'un problème "matériel" : si l'homme peut ou non se procurer de la vie par lui-même et même vivre éternellement (la science pourrait-elle y arriver ? Il y a de plus en plus de signes qui semblent indiquer que nous avançons dans cette direction). Il s'agit d'un problème "existentiel", la perversion de notre essence, de l'authenticité de notre être, qui est relation.

En ce sens, cela aide de voir que Dieu lui-même ne dit pas MOI en Gn jusqu'à ce qu'il ait créé l'homme et la femme, et précisément pour donner aux hommes la nourriture nécessaire pour vivre (Jusqu'à ce moment-là, Dieu a parlé de façon impersonnelle ou à la première personne du pluriel). Dieu ne dit pas MOI jusqu'à ce qu'il ait créé quelqu'un à sa ressemblance, un TU à qui s'adresser. C'est alors que le MOI de Dieu apparaît pour la première fois :

"JE vous donne toute plante qui porte sa semence sur toute la Surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte semence : telle sera votre nourriture" (Gn 1,29) (traduction liturgique)

Le MOI de Dieu apparaît pour la première fois lorsque l'homme et la femme sont déjà là, et... précisément pour donner de la nourriture, pour leur donner ce dont ils ont besoin pour vivre. Pour donner.

D'une certaine façon, le MOI n'existe que lorsqu'il y a un TOI. Et s'il n'y a pas de TOI, il n'y a pas de MOI possible.

### 3. Révision de notre vie

Je ne sais s'il était nécessaire de "prouver" que nous sommes des êtres qui n'existent qu'en relation, que notre racine est à l'extérieur de nous (par celui qui nous a créés et la manière dont il nous a créés), que nous sommes des êtres "alter-référentiels" et qu'inévitablement, les dynamiques autoréférentielles sont des dynamiques de mort...mais il est parfois opportun de revenir sur l'essentiel.

A l'article 2 de notre Règle, il est dit : *Nous avons pour fin de devenir conformes au Christ et de travailler à l'avènement de son Règne.* Le 1<sup>er</sup> article avait déjà établi que pour tendre "à la plénitude de la charité" (les membres de la Société) *se consacrent personnellement à Dieu (...)* et *s'engagent au service de l'Eglise.*

Nos "références" sont donc Dieu/Jésus-Christ, et les autres (par le biais de l'Eglise et le Royaume). Mais il semble que nous l'oublions, tant est forte l'influence de cette culture autoréférentielle.

Dans EG 8, le Pape François dit ceci :

"C'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre – avec l'amour de Dieu, qui se convertit en heureuse amitié, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'auto-référence. Nous parvenons à être pleinement humains quand nous sommes plus qu'humains, quand nous permettons à Dieu de nous conduire au-delà de nous-mêmes pour que nous parvenions à notre être le plus vrai".

Et plus loin, quand le Pape avertit les agents pastoraux des risques (nn° 76-101), il reprend le développement de cette idée, en commençant à parler de ces tentations (n° 78)

"Ainsi, on peut trouver chez beaucoup d'agents de l'évangélisation, bien qu'ils prient, une accentuation de *l'individualisme*, une *crise d'identité* et une *baisse de ferveur*. Ce sont trois maux qui se nourrissent l'un l'autre".

Crise d'identité, chute de ferveur, individualisme...préoccupation exacerbée des espaces personnels d'autonomie et de détente...

Je pense que nous devrions prendre le temps de faire un examen. Sur nous-mêmes, nos communautés, comment nous nous situons dans la mission, nos motivations pour la mission... Sans négliger les critères de formation et d'acceptation de nouvelles vocations, les procédures d'acceptation à la profession perpétuelle et au sacerdoce. Pour déclencher la réflexion personnelle et communautaire, je présente quelques idées sur ces thèmes, bien conscient qu'elles n'en sont qu'une approximation ; j'espère qu'elles pourront servir de point de départ à des discussions communautaires pour nous aider à revoir notre vie personnelle et communautaire.

#### a) Formation et autoréférence

D'entrée de jeu, les deux termes semblent ne pas bien aller ensemble ; mais de fait, les jeunes qui entreprennent de s'incorporer aujourd'hui à la Société de Marie, partagent à un plus ou moins grand degré, cette culture autoréférentielle. La mondialisation a fait son travail...

Pour cette raison, la première tâche qui m'apparaît dans la formation initiale est de détecter la "formabilité" des candidats. Ce candidat, il vient pour donner, servir... ou pour voir ce qu'il peut obtenir ? En d'autres termes, il vient pour répondre à un appel... ou à la "recherche d'une vie » pour lui ? L'initiative vient de Dieu ? Ou de lui ? Cette dernière question est la plus importante ; la réponse ne peut être directe ; elle se trouve dans l'observation des attitudes du courant de la vie, dans la vie communautaire et la disponibilité au service. Bien sûr qu'il faut aussi écouter ce qu'il dit de sa vie de prière et de sa vie spirituelle, mais ces derniers éléments sont à confronter avec sa vie quotidienne en communauté et en mission.

Ce n'est que lorsqu'il y a une certaine disponibilité, un désir de s'ouvrir et de laisser entrer les autres et l'Autre dans la vie, que l'on peut alors commencer la formation. La formation consistera donc fondamentalement à poursuivre ce processus d'apprendre à vivre en relation, en référence à d'autres... et en obéissance à Dieu. Dans ce sens, aujourd'hui, la formation peut être comprise comme "changer de références", ou "se décentrer".

Arrivé à la profession perpétuelle ou, éventuellement, à l'ordination, le critère fondamental pour l'acceptation à la profession ou à l'ordination ne peut être la volonté du candidat. On ne peut accepter une personne à la profession ou à l'ordination simplement parce qu'elle "exprime un grand désir". Désirer fortement quelque chose n'est pas un signe de vocation. Comme l'enseigne à juste titre St. Ignace de Loyola, il faut discerner les désirs. Désirer un bien n'est pas nécessairement signe que le désir vient de Dieu. Il peut venir de "mon esprit". Et ici encore entre en jeu l'auto-référence. D'où le besoin de confronter ce désir à quelque chose de plus objectif : la communauté, les formateurs... Cela a été et doit rester la pratique courante.

Le problème, c'est que, dans une culture de l'autoréférencement, ce discernement est compliqué ; dans des rapports en faveur de l'acceptation d'un candidat, nous voyons souvent ceci : "parce qu'il exprime un grand désir", manière en quelque sorte d'assumer la satisfaction des désirs (les siens aujourd'hui comme les miens demain).

## **b) Vie de communauté**

Ce qui est vrai pour les personnes en formation initiale ne l'est pas moins pour nous. La vie de communauté est une des clés de discernement, de contrôle de notre vie spirituelle. Nous savons bien que c'est l'un des éléments essentiels de notre vocation. Notre vie commune n'est pas une question d'organisation pratique (économie de temps, d'argent, meilleure efficacité...).

La vie de communauté est un don de Dieu. "Nous choisissons de vivre communauté pour être un signe de l'amour de Dieu, tendre à la sainteté et accomplir notre mission" (RV 34). C'est-à-dire qu'elle a une fonction de témoignage, une fonction de conversion et de transformation personnelle, une fonction missionnaire.

En nous arrêtant sur la deuxième fonction, nous pouvons comprendre que la communauté est le grand don de Dieu pour nous sortir de nous-mêmes, pour nous prémunir de cette tendance

autoréférentielle. Sans autre prétention que lancer la réflexion, je présente deux types de communauté qui cherchent précisément à écarter cette fonction :

- Les communautés du "chacun pour soi". Un type de communauté où l'on s'accorde sur le minimum commun ; tout élément en sus est ressenti comme une menace à ma vie ou à ma mission ou à... (n'importe quelle autre excuse). Communauté de non-agression, de non-questionnement, de non remise en cause... au nom de l'autonomie, de la maturité et de la responsabilité personnelle, mais qui, habituellement, cache des vies autoréférentielles qui cherchent à minimiser l'impact de la vie commune sur la vie privée.
- Les communautés à mon "image et ressemblance". Type de communauté où ne peuvent vivre que ceux qui acceptent un style de vie propre à quelques-uns et que doit accepter celui qui désire y vivre. On fait entendre clairement aux supérieurs qu'il ne faut pas y envoyer quiconque n'est pas disposé à vivre ainsi. En apparence, moins autoréférentielle que la communauté précédente... mais, de fait, la seule différence est que la référence est moi et les quelques-uns qui sont comme moi.

De toute évidence, les communautés idéales n'existent pas. Mais nous devons souvent vérifier si notre communauté nous "sort de nous-mêmes" ou si nous sommes très à l'aise dans un endroit où personne ne me dérange ou me remet en question.

### **c) Vie de prière et liturgie**

Si nous parlons de notre vie de prière, nous entrons dans un domaine plus difficile à discerner, parce que la majeure partie de ce qui s'y passe est "intérieure" et risque donc plus facilement d'être autoréférentielle ; mais en même temps, quand Dieu nous touche de l'intérieur, c'est beaucoup plus efficace que n'importe quelle thérapie psychologique ou n'importe quelle dynamique de groupe. D'où l'importance de la direction spirituelle. Une bonne direction spirituelle est celle qui aide la personne à se confronter à elle-même, à être sincère dans la recherche de la volonté de Dieu, et non la direction spirituelle qui renforce les désirs personnels.

La Règle nous indique que "pour être fidèles à notre vocation marianiste et progresser dans la vie de foi, nous consacrons chaque jour une heure à l'oraison" (RV 55). Le dernier Chapitre général nous l'a rappelé (XXXV CG, n° 32) et ajoute "en ayant le courage de faire place à Dieu, de l'écouter et de présenter au monde un témoignage de contre-culture". Il s'agit de cela : donner de la place à Dieu et l'écouter, "pour être fidèles à notre vocation marianiste". C'est un témoignage contre-culturel parce que la culture dans laquelle nous vivons nous pousse dans la direction opposée : nous affirmer dans notre volonté, dans notre "identité" (entendue comme "ce que je décide que je suis"). Nous sommes bien conscients de ce que nous coûte la fidélité à cette pratique quotidienne, de la facilité avec laquelle nous abandonnons l'oraison pour d'autres choses plus urgentes ou plus importantes (c'est ce que nous décidons et croyons). Mais la fidélité à l'oraison personnelle est le meilleur antidote à l'autoréférence : " C'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre- avec l'amour de Dieu, qui se convertit en heureuse amitié, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'autoréférence" (EG 8)

Pour la prière personnelle, l'oraison, il est indispensable de se référer à la Parole de Dieu. Il s'agit de se mettre à l'écoute, de se laisser dire par l'Autre. Si le « contenu » de la méditation est moi-même, mes désirs, mes problèmes, ce qui m'arrive... il y a grand risque que la prière personnelle n'en soit pas une, mais une rumination de désirs et de blessures. La méditation à partir de la Parole quotidienne de Dieu, ou, si l'on veut, d'un livre particulier de la Bible, assure une certaine objectivité à notre prière. C'est-à-dire qu'elle m'évite le risque de rester seul dans mes affaires, en demandant au Seigneur, au mieux, de m'aider ou de me donner la lumière. La Parole nous donne l'occasion de nous mettre à l'écoute, en nous sortant de nous-mêmes, ... Elle nous en donne au moins l'opportunité. Nous savons bien que lorsque nous avons un problème concret, tout ce que nous voyons ou entendons est teinté par la couleur du problème.

La pratique de la *Lectio Divina* que le XXXIV Chapitre général (2012) recommandait, va plus loin : c'est l'écoute de la Parole en communauté. C'est une méditation personnelle, une écoute personnelle... et une écoute commune. Je prie non seulement avec ce que j'ai compris, ... mais avec ce que les autres ont compris. Cela favorise l'objectivité, parce que ça peut me faire voir que j'utilise des filtres pour écouter la Parole selon ce qui m'intéresse.

La liturgie est un pas de plus vers "l'objectivité" de la prière. Je ne suis plus là en tant que sujet individuel mais collectif. Je prie en tant que membre de l'Église. Je me suis toujours dit que beaucoup des résistances à la liturgie (ennuyeuse, non "me" dit rien, n'est pas compréhensible...) proviennent beaucoup de tendances autoréférentielles. Nous avons du mal à intégrer quelque chose de bien plus grand qui n'exprime pas ce que je désire ou ressens. La liturgie n'est pas l'expression du célébrant, ni de la communauté qui prie les vêpres. C'est quelque chose de plus grand, un cadre plus grand... qui doit nous sortir de nous-mêmes. Pour exprimer notre prière personnelle ou de petit groupe, nous disposons déjà des dévotions.

Une note pour les prêtres sur la liturgie : la liturgie, à ses normes, elle ne repose pas sur l'idée d'une sorte de rite magique ou alchimique qui ne fonctionne que si l'on suit les règles à la lettre. Il s'agit de ne pas mettre au centre le sujet, l'égo. Le "JE" doit se retirer devant quelque chose de beaucoup plus grand qui se passe, et contempler, remercier et célébrer... mais sans en devenir protagoniste. Un bon exemple de ce qu'elle est souvent mal comprise est le nombre de fois où l'on "évalue" les messes sur la qualité de l'homélie... comme si c'était la chose la plus importante de la célébration eucharistique. Une autre chose est la recommandation que fait à certains moments l'Église elle-même, lorsqu'elle indique que "pour des raisons pastorales" on peut faire différemment. Mais dans ce cas l'accent est mis sur les "destinataires" de la célébration et non sur le célébrant : ce n'est pas une permission pour qu'il "s'exprime" mieux ou se fasse remarquer. Moins nous interférons avec le Mystère et laissons la grâce agir, se rendre présente dans le sacrement et parvenir à ses destinataires, mieux nous accomplissons notre mission. Sans oublier que la grâce est toujours incarnée.

#### **d) Mission**

"Faites ce qu'Il vous dit" : on ne peut être plus clair. Ce que Lui dit.

Je pense que c'est l'un des domaines où nos tendances autoréférentielles sont les plus visibles. La résistance que les supérieurs rencontrent pour charger des frères de nouvelles missions est un cas

évident. L'esprit de la culture actuelle se manifeste ici très clairement : c'est la personne qui prend l'initiative, qui "cherche du travail" et qui change de travail si les conditions ne la satisfont pas... toujours moi au centre.

Sans vouloir nier la nécessité d'être compétents et professionnels, donc non aptes à tout, il faut vraiment faire un discernement : est-ce que je suis réellement au service de la mission de mon Unité et de la Société de Marie, ou est-ce que je cherche ma place dans le monde. Rester toujours conscients de la motivation derrière tout ce que nous faisons. Discerner.

Je pense aussi qu'il est toujours bon de ressentir une certaine "incapacité" dans notre mission ; être conscients que nous ne sommes pas parfaitement préparés et que nous ne sommes pas tout à fait en mesure d'accomplir ce qui nous a été demandé. Il serait très opportun de méditer une fois de plus la deuxième Lettre de S. Paul aux Corinthiens; je me limiterai ici à rappeler un des passages les plus clairs à ce sujet : "Nous portons ce trésor dans des vases d'argile, afin qu'il apparaisse clairement qu'une force aussi extraordinaire appartient à Dieu et non à nous". (2co 4, 7).

Notre mission fondamentale est de nous rendre disponibles à la grâce... pour que la grâce atteigne le monde. C'est nous rendre semblables en tout au Fils : "Nous avons (...) pour fin de devenir conformes au Christ et de travailler à l'avènement du Règne"(RV 2). J'ai découvert il y a longtemps que deux principes - apparemment contradictoires - guident la dynamique missionnaire :

- **On ne peut donner que ce que l'on a :**

Cela semble évident ... et pourtant ce n'est pas toujours clair. Je veux dire que c'est dans la mesure où "nous nous possédons", que nous sommes "maîtres" de notre vie... qu'alors nous pouvons nous donner. Il s'agit de maturité, de posséder sa propre vie pour la donner. C'est dire l'importance d'une bonne formation qui fasse de nous des personnes mûres dans la mesure de nos possibilités concrètes ... sans oublier que nous portons toujours, toujours, ce trésor dans des vases d'argile. Cela inclut le souci indispensable de soi, l'attention à nos besoins, ... mais pour pouvoir nous donner, pas pour nous réserver. Le pape François met en garde contre cette tentation :

"Aujourd'hui, on peut rencontrer chez beaucoup d'agents pastoraux, y compris des personnes consacrées, une préoccupation exagérée pour les espaces personnels d'autonomie et de détente, qui les conduit à vivre leurs tâches comme un simple appendice de la vie, comme si elles ne faisaient pas partie de leur identité. En même temps, la vie spirituelle se confond avec des moments religieux qui offrent un certain soulagement, mais qui ne nourrissent pas la rencontre avec les autres, l'engagement dans le monde, la passion de l'évangélisation" (EG 78)

Il faut donc prendre soin de soi, se former, se préparer, ... mais pour se donner. Nous ne sommes pourtant jamais totalement maîtres de nous ; nous ne sommes jamais complètement préparés. Ce qui peut vraiment nous pousser à nous donner n'est pas notre préparation, mais un amour si grand qu'il nous sort de nous-mêmes. Seule l'expérience de l'amour de Dieu peut nous rendre maîtres de nous-mêmes et en même temps donnés à la mission. Là encore, le pape François : "Là (dans la rencontre de l'amour de Dieu) se trouve la source de l'action évangélisatrice. Parce que si

quelqu'un a accueilli cet amour qui lui redonne le sens de la vie, comment peut-il retenir le désir de le communiquer aux autres ?" (EG 8)

Je ne crois pas superflu de rappeler une fois de plus que Jésus nous invite fortement à nous confier au Père:

*Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et qui d'entre vous, peut, par son inquiétude, prolonger tant soit peu son existence ? Et du vêtement, pourquoi vous inquiéter ? Observez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne peinent ni ne filent, et je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux ! Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs qui est là aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc pas, en disant : "Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? - tout cela les païens le recherchent sans répit – il sait bien, votre Père céleste que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain : le lendemain s'inquiètera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. (Mt 6.25-34) (TOB)*

- **... et l'on a que ce qu'on donne :**

C'est le mystère de la dynamique de l'amour. C'est faire confiance à la dynamique du Royaume

*"Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui cesse de s'y attacher en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il se mette à ma suite, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur". (Jn 12,24-26). (TOB)*

En amour, on ne possède que ce que l'on donne. C'est le mystère de la croix. Inutile de commenter, mais prier, méditer et adorer.

#### 4. Le cri des victimes de ce monde : "Viens d'abord me rencontrer"

##### Références :

TONINO PALMESE, *I giovani e il futuro: dalla minaccia alla speranza*, Catanzaro, Rubbettino Editore, 2005. (non traduit en français – traduction personnelle)

MIGUEL BENASAYAG Y GERARD SCHMIT, *Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, Paris, La Découverte, 2003. Découverte/Poche en 2006 (les citations sont prises dans cette dernière édition)

Une culture de l'autoréférence ne génère pas seulement des "problèmes" au niveau anthropologique avec ses implications pour notre consécration et notre vocation religieuse, notre



la façon de comprendre notre mission... Elle a aussi des implications très importantes sur notre vision du monde et sur le mode et le lieu de notre mission.

Car une culture de l'autoréférence engendre aussi un système essentiellement injuste (c'est-à-dire injuste en soi, et non par ses excès). Dans un article de 2004 dans *The Guardian*, sur la pauvreté générée par le système néo-libéral, J. Seabrook affirme:

“Les citadins pauvres sont emblématiques du XXI<sup>e</sup> siècle. Les politiques néolibérales ont accéléré la multiplication des taudis ; les subventions à l'agriculture et à la nutrition, à la santé et à l'éducation en ont fait des produits commercialisés ; l'eau a été privatisée et l'assainissement a été pratiquement abandonné”<sup>14</sup>

Seabrook affirme qu'on estime que vers 2030 près de 25 % de l'humanité vivra dans ces banlieues (Slums) en dehors du système. Dans les positions confortables de l'Europe et de l'Amérique du Nord, il est relativement facile de l'oublier, parce que nous ne le voyons pas tous les jours<sup>15</sup>. Bauman, se faisant l'écho de cet article, le commente : “Les héros de l'histoire de Seabrook sont exilés à l'autre bout de l'échelle sur laquelle sont situés les emplacements de tous les humains dans notre société progressivement individualisée”. Et il ajoute :

“Ils sont la lie, les déchets et les rejets du libre-échange global et du progrès social qui sédimente à un bout (le nôtre) du spectre les joies de richesses inouïes, tout en déchargeant une pauvreté et une humiliation innommable à l'autre extrémité, non sans saupoudrer la partie intermédiaire de peurs et de prémonitions épouvantables”<sup>16</sup>

Nous qui avons visité ou travaillé dans ces banlieues savons que ce n'est pas exagéré : ce sont des résidus, des déchets... et c'est ainsi qu'ils vivent. Il est vrai que nous ne pouvons pas résoudre “le problème”, et que nous n'en sommes pas directement responsables... mais nous ne pouvons pas ne pas voir que notre façon de vivre, notre culture, génèrent cette réalité. Cela doit-il avoir des implications pour nos vies personnelles et communautaires ? Y a-t-il quelque chose que je/nous puisse/puissions changer ? Et en allant plus loin, en pensant à notre mission : faisons-nous ce qu'il nous faudrait faire ?

Nous avons un grand potentiel de travail éducatif : comment éduquons-nous ? Préparons-nous encore plus de dirigeants pour ce système qui engendre inévitablement des déchets humains ? Je suis tout à fait conscient qu'on transforme les systèmes de l'intérieur, et non en en sortant, en se mettant à l'écart et en critiquant... c'est pourquoi nous devrions peut-être vérifier, en chaque lieu et en chaque circonstance, ce que nous faisons et pour quoi.

Le salésien italien Tonino Palmese<sup>17</sup> entreprend une réflexion sur la réalité des jeunes dans l'Europe post-moderne et le rôle de l'éducation pour donner aux jeunes du 21<sup>ème</sup> siècle la possibilité d'envisager un avenir différent de celui offert par le système actuel. Palmese, qui s'inspire en partie

---

<sup>14</sup> JEREMY SEABROOK, «Powder keg in the slums», *Guardian*, 1er septembre 2004.

<sup>15</sup> Un livre récent traite à fond de ce sujet : STEPHAN LESSENICH, Traduction anglaise : *Living Well at Others' Expense: The Hidden Costs of Western Prosperity*, Cambridge, Polity Press, 2019. Sera publié en France en septembre 2019 sous le titre : *A côté de nous le déluge*.

<sup>16</sup> Z. BAUMAN, *La Vie liquide* pp. 4041.

<sup>17</sup> T. PALMESE, *I giovani e il futuro: dalla minaccia alla speranza*, Catanzaro, Rubbettino Editore, 2005.

d'une étude de deux psychiatres, Miguel Benasayag et Gérard Schmit <sup>18</sup>, pose le problème comme suit :

“D’abord dans notre premier monde, il y a des millions de jeunes qui se trouvent souvent comme jetés dans l’existence et s’inquiètent de leur avenir, ou pire encore, n’ont plus envie de s’en occuper. Pour cette multitude, cet avenir est moins une *promesse* à construire qu’une *menace* à éviter. Face à ces considérations, il m’a semblé découvrir avec plus de clarté cette ride (non naturelle) de souffrance et d’angoisse qui croise transversalement l’existence de ces jeunes, dans les situations les plus diverses, des plus riches à ceux plongés dans des zones socio-économiques terriblement déprimées. Des visages qui ont même des difficultés à recevoir une caresse, parce que souvent, même cette caresse est le fruit d’une logique de marché, ou pire encore, d’une pathologie.

Et je me demande alors : “comment construire cet avenir, si aujourd’hui il n’est déjà plus possible d’être cette caresse qui débouche sur l’espérance ?” <sup>19</sup>

Bien sûr, le seul point de référence qui nous reste pour avancer sur ce chemin est Jésus Christ et l’Evangile. Palmese propose le cas de la fille de Jaïre comme paradigme (Lc 8,49-56). Jaïre s’adresse au Maître pour demander la guérison de sa fille. Mais en chemin, on lui dit que la fille est morte. Jésus lui dit alors “Ne crains pas; il te suffit d’avoir la foi et elle sera sauvée” et quand ils arrivent à la maison et trouvent tous les gens en pleurs, il dit : ne pleurez pas, elle n’est pas morte; elle dort”. Palmese fait ce commentaire :

“Devant cette affirmation, le reste de la communauté (composée d’adultes) prend immédiatement ses distances. (...) Il est plus facile de dire devant le drame qu’il n’y a rien à faire (...) Pour le Messie, il ne faut pas regarder la jeune fille comme morte, mais simplement endormie. Quand il y a problème, il faut parvenir à la relation. Le Nazaréen sait bien qu’entre Lui et la jeune fille il ne peut y avoir de relation de mort”.<sup>20</sup>

Et Palmese propose qu’on prenne d’abord l’engagement de supprimer de notre langage toutes les expressions et tous les mots qui parlent d’une “impossibilité de salut”. Il prend pour exemple la rencontre avec un jeune d’un centre de détention pour mineurs dont il a parlé auparavant :

“J’ai visité ... divers établissements d’éducation, entre autres un centre de détention pour mineurs. A la fin de la visite, ponctuée de discours, de musique, d’images, après un adieu affectueux et reconnaissant de la part de ces gens “enfermés” pour effectuer leur condamnation, un jeune homme s’est approché de moi ; il m’a embrassé, il m’a murmuré à l’oreille ces paroles dans ma langue napolitaine : «*Tonì, stamm’a senti: se per caso avesseme nascere n’ata vota, pe’ favore, ncuntrammece prima. Sarà meglio pe’ tutte e dduie. Così, io nun stonghe in carcere e tu me ncuntre int’a nu posto cchiu belle*». <sup>21</sup>

<sup>18</sup> M. BENASAYAG Y G. SCHMIT, *Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, Paris, La Découverte, 2003.

<sup>19</sup> T. PALMESE, *I giovani e il futuro: dalla minaccia alla speranza*, p. 17.

<sup>20</sup> T. PALMESE, *I giovani e il futuro: dalla minaccia alla speranza*, p. 19.

<sup>21</sup> “Tonino, écoute moi : si par hasard nous devions renaître à nouveau, s’il te plaît, viens d’abord me voir. Ce sera mieux pour tous les deux. Je ne serais plus en prison et tu me trouverais un coin plus agréable”. T. PALMESE, *I giovani e il futuro: dalla minaccia alla speranza*, p. 18.

Un jeune qui croit possible un avenir différent ... par la rencontre. La possibilité d'un avenir différent ... pour les deux. Ce sera mieux pour nous deux : je ne serai pas en prison et tu me trouveras un coin plus beau. Mais l'important, c'est de se rencontrer. Ça semble plus important que sortir de prison.

"Viens d'abord me voir". C'est l'appel des millions de gens expulsés du système, des millions de jeunes qui se sentent menacés par l'avenir. Venez d'abord me voir. Sortez à ma rencontre. D'abord. Parce qu'il est encore possible que ce qui est déjà arrivé ne se reproduise pas. Parce qu'un autre avenir est possible. Parce que rien n'est impossible pour Dieu.

Croire en un avenir toujours ouvert... parce que Dieu sauve.

Créer des relations qui débouchent sur l'espérance, ... car Dieu sauve.

Une attitude et une tâche pour notre mission, où qu'elle soit et quelles que soient les circonstances. Mais en cessant de nous mettre au centre et en nous raccrochant à celui qui sauve et à celui qui a besoin d'être sauvé.

**Conclusion:** *Puis il le fit sortir et lui dit : " Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu le peux. "*

Nous finissons en revenant à notre texte de départ, à notre paradigme : il nous faut "être sortis, dehors". Seuls, nous avons beaucoup de mal à sortir. Mais il y a l'aide de la communauté, la prière, la mission, les nécessiteux de ce monde qui nous crient "viens d'abord me voir". Ce sont là sont des dons, une grâce incarnée, quotidienne, par lesquels Dieu nous fait sortir.

Nous avons besoin "d'être sortis, dehors", parce que l'urgence du salut est grande, parce qu'il y a des millions de gens qui souffrent et sont dans le besoin. C'est Dieu qui nous presse de nous laisser sortir, dehors. Le besoin de salut est trop grand pour que je passe ma vie à regarder ce qu'on ne m'a pas donné ou ce que je n'ai pas reçu.

C'est Dieu qui nous fait sortir et nous dit : arrête de te regarder, lève la tête, regarde le ciel, cesse de penser à ce que je ne t'ai pas donné, regarde tout ce que je t'ai donné, aies confiance en moi, je te donnerai, plus que tu ne peux imaginer.

Compte les étoiles, si tu peux.



Pablo Rambaud SM  
Assistant général de Zèle